

Rire à genre déployé

LA CHRONIQUE DE **GÉRARD MAYEN**, PHOTOGRAPHIE **AUDOIN DESFORGES**

LORSQU'ELLE DESCEND DE SCÈNE, L'ARTISTE BERLINOISE ANTONIA BAEHR POURSUIT TOUT AUTANT SON ŒUVRE PERMANENTE D'INVENTION DE SOI : À JAMAIS UN AUTRE. QUEER EST-ELLE...





Un spectacle entièrement fait de rires. Exclusivement fait de rires. Il ne manque pas d'artistes humoristes. Par centaines. Par milliers. Ils nous font rire d'imitations, de satires, de sketches, de calembours, de farces ou de traits d'esprit.

Mais le spectacle *Rire* n'a rien à voir avec cela. Dans *Rire*, Antonia Baehr, artiste berlinoise prisée des scènes de recherche dans l'Hexagone, ne fait rien d'autre que se montrer en train de rire, elle-même, sur scène. Sans provocation à son rire. Mais riant de toute une gamme de rires très variés, étudiés même, si ce n'est couchés sur d'authentiques partitions de rires..

À vrai dire, le public en rit volontiers aussi. Le rire est contagieux. Physiquement. Par empathie kinesthésique. On peut rire aussi de l'absurde de la situation de cette personne qui n'arrête pas de rire. Mais au fond, la situation est affolante. Inquiétante. Le rire pour le rire renvoie le spectateur à ce mouvement terriblement organique, corps déferlant de spasmes, de souffles, de hoquets, en proie à des manifestations qui débordent, déferlent, hors contrôle, et sont pour autant le propre de l'homme : son intelligence, ses associations, ses constructions mentales. Vertigineux paradoxe de la construction de nature, par la culture.

Alors, désolé, sans vouloir casser l'ambiance, le rire devient une affaire un peu sérieuse. Qui tient à un fil. Le fil sur lequel tient tout l'art d'Antonia Baehr : « Ce rire mis sur scène est-il vraiment le même que dans la vie ? Est-ce vraiment la vie ? Ou autre chose ? Qui es-tu ? Qui suis-je ? Est-ce seulement à travers des imitations que j'existe ? Sur scène, mais dans la vie, comme tout un chacun, jouant de modèles de comportements, de partitions identitaires », commente l'artiste.

”
Moi, je fais du lifting
pour me vieillir !
“

Mais qui est Antonia Baehr ? Existe-t-elle tout à fait. Où ? Comment ? Par qui ? Elle dirige, elle est à elle toute seule, les Make up Productions. Soit toute une cohorte d'artistes aux profils campés, dont il n'est pas sûr que tous existent, et dont il semble bien qu'elle en incarne par elle-même un bon nombre. *Make up* signifie invention en anglais. Mais aussi maquillage, dans l'usage parlé allemand.

Au quotidien, Antonia Baehr se présente souvent en costume trois pièces, gilet tricoté, foulard lavallière, boutons de manchette de nacre, fumant la pipe. Elle est alors dandy, à l'image d'« une masculinité qui me va, fascinante, mais pas macho, pas hypervirile ». Elle en pousse le raffinement stylé en se rasant délicatement à l'endroit des débuts de perte des

cheveux : « Voyez, moi je fais du lifting pour me vieillir ! » rit-elle. Envoûtant, énigmatique, ce personnage au quotidien se revendique perpétuellement « dans l'approximation, car c'est ce qui fait vivre le désir. C'est ce à quoi on n'arrive jamais, qu'on continue de toujours désirer ». Dans l'aller et retour de la vie à la scène, sans rupture de régime de l'une à l'autre, car « Je est un autre. Je ne suis jamais vraiment moi qu'en tant que jeu ; non en tant que je. Moi comme un chantier, moi comme mon autofiction, ma problématisation ».

Antonia Baehr, cet homme élégant, est-il moins elle-même que la grosse fille à couettes, brûlée de coups de soleil, dindon du village du sud de la France où ses parents, artistes écolos allemands, avaient choisi de vivre ? Et où elle riait, riait, plutôt bêtement quand même, un peu désespérée, comme étant « la fille qui rit ». Quand, enfin, dans le Berlin-Laboratoire des années quatre-vingt-dix, « cette ville où on venait pour expérimenter par soi-même, sur soi-même, et pas pour faire carrière comme aujourd'hui », Antonia Baehr traverse la culture queer, lorsqu'elle s'autorise le port de la moustache, elle constate que le mastic du postiche crispe la plasticité de la peau, et restreint son rire : « Comme ça, je me suis rendu compte que le côté masculin, pris au sérieux, riant moins, ne manque pas d'intérêt non plus. » Politiquement, déjà.

UN ACTIVISME POST-GAY

Elle est alors des squats, des bars autogérés, et de la vie nocturne. Ne voit aucune contradiction à s'essayer en drag-queen, chaussures à plateau, faux cils géants et cheveux roses, alors même qu'elle est déjà biologiquement femme : « Hélas, à Paris, l'impact du mouvement queer s'est vite émoussé, est souvent resté en surface. À Berlin, on a pu en développer toutes les conséquences, et grâce à lui dépasser les catégories restrictives du "je" communautaire, du jeu identitaire. Ça a formidablement ouvert les définitions, c'était très valable pour un activisme post-gay. »

Au fil de ces expériences, Antonia Baehr mûrit son approche de la performance, suit les cours de la féministe radicale Valie Export aux Beaux-Arts de Berlin. S'envole pour la School of The Art de Chicago, avec son département de l'art-performance de haute référence, d'où émerge un mouvement artistique queer ensuite décimé par le sida. À son retour on la retrouvera notamment résidente de longue durée aux Laboratoires d'Aubervilliers, lieu expérimental aux portes de Paris. Elle y travaille la collaboration entre artistes plutôt que le génie solitaire. Elle y approfondit les processus de création, plutôt que se soucier du seul produit fini. Elle décide de transporter vers le théâtre les questions du genre, « pour éviter que celles-ci se résolvent exclusivement en faisant la fête ». Certes fascinée par le cabaret allemand des années vingt, et pétrie de la pensée de Gertrud Stein sur l'art théâtral, elle élabore un projet scénique ultra-contemporain, si étudié derrière le rire.

Projet qui consiste, plus que jamais, à « réduire la distance entre l'art et la vie ». ■